

Couleurs locales

Claudine Bertrand, *Tomber du jour*, Montréal, le Noroît, 1999, 96 p., 15,95 \$.

Hélène Boissé, *Silence à bout portant*, Montréal, Triptyque, 1999, 88 p., 15 \$.

Andrea Moorhead, *Le vert est fragile*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 10 \$.

Jocelyne Felx

Numéro 99, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2000). Compte rendu de [Couleurs locales / Claudine Bertrand, *Tomber du jour*, Montréal, le Noroît, 1999, 96 p., 15,95 \$. / Hélène Boissé, *Silence à bout portant*, Montréal, Triptyque, 1999, 88 p., 15 \$. / Andrea Moorhead, *Le vert est fragile*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 10 \$.] *Lettres québécoises*, (99), 41–42.

Claudine Bertrand, *Tomber du jour*, Montréal, le Noroît, 1999, 96 p., 15,95 \$.
Hélène Boissé, *Silence à bout portant*, Montréal, Triptyque, 1999, 88 p., 15 \$.
Andrea Moorhead, *Le vert est fragile*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1999, 10 \$.



Couleurs locales

Quand la couleur de chaque mot mène
à l'unité tonale de l'œuvre.

POÉSIE
Jocelyne Felix

EN MATIÈRE D'ART, LE CONTENTEMENT EST SÉCHERESSE. Il faut cerner l'idée du poème de toute part et, paradoxalement, être assiégé par elle. De couleur locale en couleur locale, chez Claudine Bertrand et Hélène Boissé, le poème roule follement sur lui-même dans la foulée des doutes, esquisses et persistance. Chez Andrea Moorhead, en étroite symbiose avec la nature, il se rattache au terrestre et devient lieu accepté de nos diversités et de nos contradictions.

Le rouge infernal

Le sexe est la chose qui nous fonde le plus et dont on a le plus de mal à parler. Mu par des tropismes inconscients, le dernier recueil de Claudine Bertrand est porté par de secrets dispositifs de séduction. *Tomber du jour* se lit comme un *thriller* érotique. Il nous entraîne dans le monde des fantasmes, dans la part la plus insondable et la plus profonde de la psyché humaine. Jouet de forces et de bourrasques mentales, le lecteur accède, au fil des pages, à un état proche de l'hypnose.

Plus que les précédents livres de l'auteure, *Tomber du jour* fait miroiter le moment où, dans l'amour physique, tout devient grâce dans la perte, angélique dans le diabolique. Son impudeur profonde réside principalement dans la façon de l'auteure de délimiter le terrain, de circonscrire le sujet, d'esquisser l'ordre du parcours et des bonds de la pensée.

En surface, l'indécence, sans ligne de risque, concerne l'ouverture plus ou moins contrôlée de la cage qui emprisonne le personnage féminin enfiévré par la lecture d'un livre. Exposée nue, ouverte au dehors, sans réserve ni for intérieur, profondément superficielle, la lectrice subit un ravissement qui paraît le contraire de l'expérience intérieure. Les mots cinglent, fouillent, suggèrent la fornication, explosent et nous laissent, tout autant que cette lectrice, pantois, étonnés d'avoir survécu à la violence du souffle. Bertrand vise ici une harmonie faite de jonctions et de raccords, de miroirs, d'échos et de mises en abyme où le caractère ludique prévaut sur la narration, somme toute banale en ce qu'elle raconte une histoire banale.

Le livre est unique en ce qu'il construit son sens dans un travail non linéaire soumis à l'urgente réquisition des mots et des sons. Fiction dans la fiction, il progresse par la seule force du lexique ordonnant le délire mystique de la sexualité. À cet égard, Bertrand fragmente, mine de rien, un récit de séduction en épisodes appartenant à des tranches chronologiques différentes : début, noces, abandon. Obnubilé, le lecteur suit un couple à travers la musique lascive et désarticulée d'un texte. Les zones d'ombres ont partie liée avec la brièveté, avec la métaphore, avec l'ellipse et avec l'allitération. L'imagination éblouissante, brûlante, ouverte aux bruits du plaisir et à l'exotisme, teintée de clichés pseudo-romantiques, tranche sur la poésie du privé et de l'in-

time. Stéréotypes, mythes et symboles exaltent le désir et prennent d'innombrables tangentes dont, curieusement, celle d'une profondeur cachée liée à la mort, à la solitude, à l'absence et à la liberté.

Cette mosaïque de mots trame donc une lecture globale, un livre total. Au milieu de ce déploiement de mots et d'images, une « envoûtante intrigue » (p. 77) vient battre à un unisson qui enrichit les poèmes. Bertrand soupèse, formule et reformule sous plusieurs angles une seule vision fondamentale concernant le sens du désir, de la sujétion, du don et du secret, inéluctablement ballotté dans la problématique de l'être et du paraître. Un grand climat d'intelligence et beaucoup de légèreté, d'aisance et de crudité aussi, fondent ce bref mais dense recueil où les références culturelles abondent. En conclusion, une véritable conscience artistique en acte caractérise ce livre singulier, grave, ludique et déroutant.

Noir sur blanc

L'intime est paradoxal et se manifeste *a contrario*. Chez Hélène Boissé, il a besoin du regard d'un tiers pour exister. Dans son dernier recueil, *Silence à bout portant*, la poète écrit : « Dans ce cahier/le regard des autres est un double presque parfait. »

De l'ironie à la jubilation, Boissé joue ici sur plusieurs plans de l'intime. Sa poésie reflète son vécu, de « septembre 1952 à janvier 1999 » (p. 40) avec, en creux, la nuit d'un 16 août (p. 42) où le silence de la mort vient « désensorceler la vie » (p. 13). Mais Hélène Boissé cherche un sens supplémentaire au sens historique qui lui fut imposé : « bavure de naissance » (p. 45), hérédité, décès, abandon, histoire. Toujours la vérité historique ne fait que donner forme et prétexte au vide espéré de la *tabula rasa*. Pour mieux témoigner de l'état de la poète, le *je*, ramené à l'avant-scène, rend peu à peu caduque l'authenticité anecdotique au profit de l'authenticité de la narratrice. L'esthétique de la *tabula plena*, de l'appétit pur, de l'enivrement fonde le recueil en faisant la partie belle à l'émotion qui brouille l'effet du réel.

Certes, Boissé dira « [écrire] contre l'intimité de mourir » (p. 40), mais sa solitude, sa rage, sa colère, son dégoût et son ennui, se manifestent surtout pour faire éclater son individualité. L'écriture s'offre tel un miroir devant lequel la poète ne cessera de se réfléchir dans tout son paradoxe. Au fond, l'hypertrophie expressive qui gravite autour de la blessure du deuil ne fait que remettre en question le temps et le *je* dans le récit de soi, banalisant ainsi les métaphores de la mort. L'écriture de Boissé témoigne profondément du désir de s'inventer en s'appuyant sur les mots. Ses précédents recueils dont *L'étreinte* (1995), magnifique, lui inspirent quelques leitmotivs comme pour mieux marquer un périple aux confins du labyrinthe de soi. Pourtant, à cause de la volatilité des réseaux de significations, contrairement aux précédents recueils où les vérités abondent de façon plus distillée, l'intime s'abîme, çà et là,



Claudine Bertrand

dans l'effusion facile. Titres, vers centrés, rupture de la vision, syntagmes déformés, ducharmiens, m'apparaissent comme des notes discordantes.

En conclusion, en tentant de court-circuiter les labyrinthes des mémoires, Hélène Boissé, emprisonnée dans les rets de son propre miroir, nous retourne curieusement dans ce livre à l'individualisme exacerbé des années quatre-vingt, au repli sur la sphère du privé, à l'« anémisation » du réel et à une exploration obsessionnelle de l'accomplissement du moi.

Hélène Boissé

Silence à bout portant



Éditions JCL

Peinture verte

L'écologie a pris aujourd'hui une importance grandissante et plusieurs artistes essaient de formuler esthétiquement ses enjeux purement politiques. Dans *Intime faiblesse des mortels*, Paul Chamberland écrit : « Il nous faudrait, avant que tout ne disparaisse, le temps de tout nommer, à nouveau, comme au commencement dans le Jardin. » La première strophe de son recueil évoque les céréales, l'eau, les poissons, « quand la terre était vivante » ; ses quelques vers renferment tout le recueil d'Andrea Moorhead, *Le vert est fragile*.

Andrea Moorhead a une façon bien à elle d'appréhender l'univers. Telle une nomade se laissant porter et balloter par l'esprit des lieux, elle croque avec sa plume des instantanés de milieux naturels. Ici, la nature abat les frontières hors de la figure du paysage urbain. L'ensemble est lumineux et coloré ; on entre dans « le rêve du jour » (p. 69). Au fil de voyages dans différentes régions du Québec, d'allers et retours entre l'Europe et l'Amérique, au seuil du questionnement, la nature lui apparaît comme une force inépuisable, un miracle. À cet

égard, le dialogue avec les éléments suscite le repérage des lieux, la sensibilité aux climats et aux temps, sans rumeur de chaos.

L'œil sur tout, à l'écoute du moindre chuchotement, de la modulation du vent, la poète nous extirpe de notre mauvais sommeil planétaire. Au fond de la matière pousse une végétation qui se laisse valoriser dans le sens de l'essor. La perméabilité du paysage à l'humain existe sans narcissisme, sans romantisme ni hédonisme échevelé. Le vert, omniprésent, symbolise l'environnement naturel que la poète est occupée à sentir avec ses poumons, dans le plus grand respect de la terre divine et rêvée, celle de Sibylle, des Chimères, de Diane, de Perséphone et de Jupiter. Ce livre révèle l'« œcumène », la demeure des hommes, des bêtes et des arbres que la poète nomme généreusement et passionnément, insistant au gré des poèmes sur cet élément majeur de l'identité nord-américaine que le béton des villes n'arrive pas à écraser. Le poème se donne donc tout entier en des instants fugitifs et parfaits où l'on sent bien dans un coin du jour qui lève, au détour d'un vers, une petite inquiétude tragique, une dualité agissante, à la fois consonante et dissonante, à l'image de Perséphone commandant les premières pousses printanières, suscitant le vert de la première origine, de la fragilisation extrême, encore froid de pluies et de neige. Ce faisant, le motif de la neige y paraît un clin d'œil à l'habileté du Nordique à rétablir le contact avec les sources premières de l'expérience. En définitive, le vert, valeur moyenne, médiatrice entre le chaud et le froid, équidistant du bleu céleste et du rouge infernal, sous-tend merveilleusement le sens de ce recueil qui s'inscrit dans la quête très actuelle de nos liens avec le biotope. 🐣



LES ÉDITIONS JCL

Cet **automne**

Janine Tourville

L'Île-aux-Marins-Perdus

Quel drame a donc pu se jouer sur cette île du Saint-Laurent?

186 p. 17,95 \$

Daniel Boivin

À CAUSE DU TRAIN

Quand il faut apprendre son métier, l'amour et la vie.

328 p. 17,95 \$